

Une petite grille, dans une porte, fut glissée de côté, et je vis un oeil qui me regardait. On me dit de me rendre dans une chambre voisine. Cette chambre était séparée par une cloison de barres de fer. C'est en arrière de cette barrière de fer que les religieuses peuvent prendre contact avec les gens du monde. C'est là où elles reçoivent les membres de leurs familles.

Un jeune homme murmurait gravement des paroles françaises à une jeune religieuse qui était assise et avait la tête penchée, de l'autre côté du grillage.

Une religieuse d'un âge mur, dont la figure paisible et vierge de toute vanité, s'approcha des barres de fer en tenant dans ses mains un globe de verre. A l'intérieur de ce globe se trouvait le crâne de Montcalm. Il était verni et m'a paru horrible. J'en fus peiné parce qu'il était certainement un homme brave.

Il fut enterré dans le couvent, m'apprit la religieuse, dans une fosse creusée par un boulet de canon. Son tombeau fut ignoré pendant longtemps, mais quand, en 1883, l'on creusa le terrain pour agrandir la chapelle, nous trouvâmes le squelette... Elle fit une pose et puis, élevant la précieuse relique, elle s'écria de façon dramatique: "La tête du brave Montcalm". Elle s'inclina doucement et disparut avec le globe de verre.

Québec est une ville de rues tortueuses, de collines escarpées, d'églises, de couvent, de vieilles maisons françaises et de statues vigoureuses. Jamais de ma vie je n'ai vu autant de statues exprimant la vie. Ces statues vivent éternellement dans la pose nerveuse propre aux Gallois. Chaque soldat semble commander un bataillon invisible; chaque prélat donne la bénédiction, symbole de foi, d'espérance et de victoire; même les politiciens sont charitablement statués dans une allure de monument, comme la figure de Garneau, par exemple, historien canadien français, qui vient justement de tremper sa plume de bronze dans l'encre.

Quel allure de vitalité ces excellentes statues don-

nent aux rues de Québec. Combien elles sont différentes des monarques moribonds, des soldats prosternés et des politiciens à bras étendus, qui jettent comme un voile de tristesse éternelle dans les rues britanniques.

Je fus attiré dans le petit cimetière de l'église anglicane de St-Mathieu. La première tombe à droite en entrant est celle de Thomas Scott, frère de Sir Walter Scott. Il vint au Canada apparemment comme paie-maitre du 70^e Régiment, en 1814, et mourut à Québec même en 1821. Alors que l'auteur des romans Waverley était inconnu, certains critiques essayèrent d'en attribuer la paternité à Thomas Scott; et je crois me rappeler que Walter Scott encourageait malicieusement cette mystification.

Les Ecossais seront sans doute intéressés de savoir que le frère de Wizard dort son dernier sommeil entouré des couleurs écossaises.

A Québec, l'on peut acheter tous les insignes en tissus de couleurs désignant les clans écossais, soit sous la forme de cravates ou de bas. Mais qui les porte? Des hommes qui ont un nom français, qui ressemblent aux Français et qui parlent comme des Français mais dans les veines de qui coulent quelques gouttes de sang de Highlanders.

J'entrai dans une boutique, dont le propriétaire aurait pu être baptisé par Dumas dans l'un de ses romans. Son nom est Gaspard Huot. Un comptoir était garni de cravates vendues à rabais.

"Voilà une belle cravate Mackenzie", me dis-je. "C'est une Grant de chasse", me dit M. Huot avec un accent français très prononcé. "Vous étudiez les couleurs écossaises," dis-je, surpris. "Oui, reprend M Huot, j'ai beaucoup lu sur l'Ecosse. Je voudrais bien pouvoir y aller quelque bon jour... Voyez-vous, ma mère était une Fraser..." Et il me regarda profondément avec des yeux de Français, mais il me parla avec la voix d'un Highlander.

—(London Daily Herald, 19 dec. 1932)

Traduction de G.-E. M.

Montréal à 90 minutes de Québec

(Quatrième partie) *

par Lorenzo MASSON.

Après avoir décrit un orbe large autour du champ d'atterrissage, nous entendons le moteur faiblir, haler, perdre graduellement son élan et sa vie. Le moment de la descente est sans contredit le plus dangereux de l'envolée, mais c'est aussi celui où le pilote se sent le plus fort et le plus grand dans sa lutte victorieuse contre les éléments. Nous coulons sans un sursaut le long d'une pente en vis. En un coup de roulis, nous virons nez contre vent, et, tandis que nos têtes un peu chavirées ballottent dans un léger tanga-

ge, la terre, qui avait basculé aux virages, se fige enfin, nous aspire, nous happe au passage. Attentif, le pilote commence le progressif et sûr redressement au cours duquel les imperceptibles tractions et poussées sur le manche à balai, opérées par une main experte, nous amènent à fleur de terre, glissant au ras des herbes, dont les pointes chatouillent déjà les pneus. Dans la prairie immense que labourent légèrement les roues balonnées, un grattement étouffé : la queue de l'appareil, tombe sur sa béquille, peu après que le train d'atterrissage a lui-même pris contact avec le sol, qui nous secoue un peu.

* Les premières tranches ont paru dans les numéros d'octobre et de décembre 1932 et dans celui de janvier 1933.

(Suite à la page 20)